

La construction de l'identité de l'Autre à travers des textes littéraires français, de Chateaubriand à Camus

Hacène Saadi

DANS **HERMÈS, LA REVUE** 2001/2 (N° 30), PAGES 137 À 146
ÉDITIONS **CNRS ÉDITIONS**

ISSN 0767-9513

ISBN 2271059232

DOI 10.4267/2042/14526

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://preprod.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2001-2-page-137.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Hacène Saadi

*Université de Constantine, Faculté des Lettres et Langues, Laboratoire d'Études
et de Recherche sur le Maghreb et la Méditerranée (LERMM)*

LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ DE L'AUTRE À TRAVERS DES TEXTES LITTÉRAIRES FRANÇAIS, DE CHATEAUBRIAND À CAMUS

Dans cet article, nous allons tenter d'étudier le problème de l'altérité à travers les textes des grands voyageurs français du XIX^e siècle, et quelques écrivains du XX^e siècle, qu'ils soient voyageurs passionnés d'Orient ou encore écrivains d'origine française, ou européenne, que le hasard de l'Histoire a fait naître en terres étrangères, et dont l'appréciation des cultures autochtones (mœurs, coutumes, langue et culture) est par avance assez suspecte dans la mesure où elle est perçue à travers les prismes déformants de la culture ancestrale.

Dans notre tentative de comprendre les textes littéraires les plus représentatifs du voyage en Orient, les relations dites de voyage, les correspondances et autres sources d'écriture qui constituent un exemple d'opinion, de perception ou d'appréciation sur les cultures des pays visités, nous essayerons de les resituer dans le contexte des études scientifiques de l'époque (de la Biologie à l'Anthropologie), lesquelles études — déformées ou non — sont présentes dans les substrats culturels des voyageurs occidentaux, et leur servent souvent de support quand les jugements de valeurs se mêlent subtilement aux souvenirs et impressions de voyage.

Du Voyage en Orient : Itinéraire idéal et réveil atavique

Depuis la découverte des « *Mille et Une Nuits* » par Antoine Galland — l'un des tout premiers orientalistes, fin lettré et membre influent de l'Académie des inscriptions et belles lettres, qui, lors de son long voyage en Orient à la fin du XVII^e siècle, avait appris l'arabe, le grec

et le persan — le mirage oriental dans ce qu'il a de fabuleux et de mystérieux n'a cessé de fasciner le voyageur de l'Occident en quête d'exotisme et qui, le temps d'un voyage dans ces contrées lointaines et mystérieuses, se donne l'illusion de plonger dans un véritable bain de jouvence.

Ni le pur divertissement des « *Lettres Persanes* » de Montesquieu, lequel dans une réaction hardie contre les mœurs et habitudes du temps, n'hésita pas à railler ses contemporains en s'imaginant à la place de deux Persans en visite à Paris au début du XVIII^e siècle, pour décrire ensuite leurs impressions piquantes sur la société parisienne, ni le conte philosophique de Voltaire (*Zadig*, 1747) où la satire mordante des rois inconstants et le fanatisme des prêtres est transposée dans un pays imaginaire, quelque part entre la Perse et Babylone, ni même les relations de voyage (itinéraire de Turquie aux Indes) de Jean-Baptiste Tavernier à la fin du siècle de Louis XIV, n'ont réussi à dissiper quelque peu la brume opaque qui enveloppait cet Orient énigmatique.

Ce n'était qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle, et notamment après les récits de Voyage en Égypte et en Syrie du Comte de Volney, entre autres, que l'engouement pour le voyage en Orient à travers tout le XIX^e siècle, a eu comme conséquence une importante moisson de « souvenirs et paysages », de comptes-rendus littéraires ou élaborés, de réflexions sur les pays qui composaient un modèle de périple idéal lequel comprendrait l'Égypte, la Palestine, le Liban, l'Asie mineure, Constantinople, Athènes et la Grèce, toute une littérature riche en anecdotes, en traits de mœurs, en couleurs et histoires exotiques, en mythes sur un Orient enfin accessible, fut ainsi offerte aux lecteurs des pays d'Occident.

Chateaubriand, au début du XIX^e siècle, parti traîner sa mélancolie d'éternel désenchanté, empreint d'un besoin irrésistible de changer d'air et un instinct de migrateur en dépit de continuelles désillusions, se lamente sur les malheurs du peuple grec asservi par les Turcs, et dans son entêtement de ne voir que ruines, désolations et solitudes dans un pays où autrefois retentissaient les voix des héros grecs, oublie d'ouvrir les yeux sur les temps présents et ignore du coup la culture du pays des Janissaires, ou force les traits de leurs mœurs et coutumes jusqu'à la caricature. À Jérusalem, il n'entend pour tout bruit que le « galop de la cavale du désert : c'est le Janissaire qui apporte la tête du Bédouin ou qui va piller le Fellah¹. »

Pourtant dans la préface de ce même « itinéraire », Chateaubriand professait, sans trop de conviction, que « un voyageur est une espèce d'historien ». Son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer, ne doit rien omettre ; et quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité².

Lamartine, n'était pas en reste. Si l'Orient lui révèle un espace sans limites, un miroir de l'infini, et s'il s'émerveille devant les ruines colossales de Balbeck, ou s'il retrouve dans le spiritualisme musulman une atmosphère morale qui l'avait tout le temps traversé, c'était ressenti chez lui beaucoup plus comme un retour au passé que comme une reconnaissance d'une culture et d'une spiritualité religieuse présentes depuis des siècles dans ces mêmes lieux de pèlerinage

littéraire. Et du coup toute cette présence assez forte d'une culture et d'une religion « autres », même si elle représente des siècles d'influence de tout genre, est effacée ou considérée comme une simple transition qui n'est qu'une entrave au recouvrement du « Livre Primitif »³. Quelques historiens de la littérature française continuaient, sans retenue, d'utiliser, au début de ce siècle, des termes dépréciatifs sinon péjoratifs en parlant de l'influence sur Lamartine du « fatalisme mahométan (qui) laisse en lui d'ineffaçables traces. Il revint ayant mieux compris les formes primitives de la société et de la morale humaine⁴... »

Nous reviendrons plus loin sur cette représentation de l'Orient dans l'imaginaire de l'écrivain — voyageur du XIX^e siècle, et dans une section qui suit cette partie introductive, sur la notion d'évolution des mœurs ou de l'histoire en général des pays de l'Occident, comparée à l'immobilisme ou la « stagnation » des pays du Levant⁵. Et plus sérieusement sur cette fixation qu'ont les avatars de la science positiviste du siècle dernier, sur la pseudo « arriération » ou infériorité des peuples autres que les peuples européens (de la craniométrie à la biologie réductrice en passant par la notion de l'hérédité du QI développée dès la fin du XIX^e siècle et début du XX^e).

Parmi les écrivains les plus sympathisants des mœurs et coutumes de l'Orient, Gérard de Nerval et plus tard Pierre Loti passent pour être les voyageurs qui ont le plus durablement subi le charme de la Turquie, ses palais d'été que reflète l'eau argentée de la Corne d'Or, ses mosquées blanches dont celle du « Sultan Achmet, arrondissant sa coupole entre six minarets pareils à des mâts d'ivoire » (Théophile Gautier, Constantinople, 1853), ses jardins « de cyprès, de pins parasols, de sycomores et de platanes » (Th. Gautier, *ibid.*), ou le palais de Mehemet-Ali à Choubrah, à l'entrée du Caire et ce fameux kiosque d'entrée⁶ : « avec ses galeries peintes et dorées à profusion, (qui) nous transporta d'abord en pleines *Mille et Une Nuits* : volières peuplées d'oiseaux de toutes couleurs, bains ruisselant à perpétuité⁷... »

Quoique le voyage en Orient nervalien était avant tout une quête plus profonde qu'une connaissance première des mœurs et coutumes de ces pays lointains, une quête désespérée du paradis perdu de la nostalgie primitive, une quête spirituelle enfin d'un syncrétisme qui mêlerait la figure de la déesse Isis, à la mère, à la sœur et à l'amante, il était à certains points du voyage assez lucide pour dire, dans une note à la partie intitulée « Mœurs des Égyptiens Modernes » que de ce pèlerinage littéraire : « Il peut résulter de grandes choses du frottement de ces deux civilisations longtemps ennemies, qui trouveront leurs points de contact en se débarrassant des préjugés qui les séparent encore. C'est à nous de faire les premiers pas et de rectifier beaucoup d'erreurs dans nos opinions sur les mœurs et les institutions sociales de l'Orient. Notre situation en Algérie nous en fait surtout un devoir. Il faut nous demander si nous avons quelque chose à gagner par la propagande religieuse, ou s'il convient de nous borner à influencer sur l'Orient par les lumières de la civilisation et de la philosophie⁸. »

Si Flaubert a traîné ses fantasmes sur les almées des maisons publiques du Caire, s'il s'est senti irrésistiblement attiré par cette Ruchiouk-Hanem, une Damascène à la peau « cafetée »,

aux yeux « noirs et démesurés », qui l'ensorcelle avec sa danse de l'abeille et dont il subit ainsi le charme pendant un certain temps, ou s'il s'émerveille des splendeurs orientales et rapporte les détails les plus insolites des mœurs des Arabes, c'est en touriste qui décrit avec ironie les traits caricaturaux de certains aspects de la vie — orientale, qu'il ne comprend pas toujours ou qui l'ennuient. Dans son « Voyage à Carthage », la caricature de l'Autre est poussée jusqu'à l'extrême. À l'entrée de Constantine — sur sa route vers Carthage — « la voiture craque et gargouille comme un ventre trop plein. Ces animaux, derrière moi, qui puent et gueulent, le provençal veut blaguer le spahi, qui rit en arabe, les Maltais hurlent ; tout cela n'a aucun sens qu'un excès de gaieté. Quelles odeurs ! Quelle société ! *Macache ! Macache !* »⁹

Autres temps, autres mœurs. Si Loti a été si proche, si sympathisant de la Turquie et de la religion islamique, ce qu'il cherchait à Constantinople, au-delà de la rumeur des mosquées et les élans de la foi collective, c'était surtout le silence et le sommeil des cours désertes ou apparaîtrait, tel un mirage, seul le visage insaisissable d'Aziyadé, la jeune orientale aux yeux verts, deux fois perdu...

Loti reste l'écrivain qui a le plus pénétré l'âme orientale, en particulier la Turquie profonde, et qui a laissé ainsi les plus beaux textes sur ce qu'il a vu et senti au contact de ces pays lointains. En visite à la tombe d'Aziyadé, il écrit ces lignes admirables de beauté sur l'idée de la mort. En lui souffre, s'épouvante et frémit toute la faiblesse humaine :

« Je me trouvais appuyé contre une fontaine de marbre, près de la maison peinte de tulipes et de papillons jaunes qu'Aziyadé avait habité ; j'étais assis et la tête me tournait ; les maisons sombres et désertes dansaient devant mes yeux une danse macabre ; mon front frappait sur le marbre et s'ensanglantait ; une vieille main noire, trempée dans l'eau froide de la fontaine, faisait matelas à ma tête. Alors je vis la vieille Khadidja près de moi qui pleurait ; je serrais ses mains ridées de singe, elle continuait de verser de l'eau sur mon front... La chose froide que je tenais serrée dans mes bras était une borne de marbre plantée dans le sol. Ce marbre était peint en bleu azur et terminé en haut par un relief de fleurs d'or. Je vois encore ces fleurs et ces lettres dorées en saillie, que machinalement je lisais... Tout au loin, à mes pieds, la Corne d'Or, la silhouette familière de Stamboul, et là-bas... Ayoub¹⁰ ».

Maurice Barrés, sur la trace de ses aînés, et dans un art tout de suggestion fortement influencé par le symbolisme, tente, après un séjour en Orient au début du siècle, de rendre la magie de cet Orient lumineux et voluptueux en évoquant un jardin de roses où une jeune musulmane dont le chant : « par cette chaude nuit violette soulevait des mousselines lamées d'or et d'argent pour découvrir, croyait-on, les heures secrètes d'une jeune femme... Sans lassitude, la Sarrasine multipliait ses thèmes dans la nuit, égrena sur la roseraie le rosaire de ces nocturnes. À la fois chaste et brûlante, elle montait de la langueur au délire, pour redescendre au soupir, et parfois endolorie comme un papillon dans les mailles d'un filet, d'autres fois guerrière et prête à tuer, elle faisait jaillir du ciel et de la terre tout ce qu'ils peuvent contenir de pathétique voluptueux¹¹ ».

Vers la même période, André Gide, curieusement aux antipodes de ce même Gide qui, quelques années auparavant, visita plusieurs fois l'Algérie et s'enflamma pour l'oasis de Biskra, se disait mû par une « inlassable curiosité » et qu'il « se plaît à l'étrange, à la différence¹² » et réagissant de la manière la plus inattendue, écrivait dans son journal en date du 29 mai 1914, au retour d'un voyage en Turquie, ses lignes étonnantes : « Devrais-je aller plus loin ? À l'Euphrate ? À Bagdad ? Non, maintenant je ne veux plus. L'obsession de ce pays, cette douloureuse curiosité qui m'avait si longtemps tourmenté est maintenant conquise. J'avais longtemps « par amour pour l'exotisme, par peur d'une auto-satisfaction chauvine, et peut-être par modestie », j'avais longtemps pensé qu'il y avait plus d'une civilisation, plus d'une culture qui pouvait réclamer, à juste titre, notre amour et mériter notre enthousiasme... À présent, je sais que notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non point seulement la plus belle ; je crois, je sais qu'elle est la seule oui, celle même de la Grèce, dont nous sommes les seuls héritiers¹³ ».

Quelques pages plus tôt, il notait ceci : « Le costume turc est le plus laid qu'on puisse imaginer ; et la race, pour dire la vérité, le mérite. Oh Corne d'Or, Bosphore, rivage de Scutari, cyprès d'Ayoub ! Je suis incapable de prêter mon cœur au plus beau paysage du monde si je ne peux aimer le peuple qui l'habite¹⁴. »

La boucle du voyage en Orient dans l'esprit du xix^e siècle triomphant est définitivement bouclée. Cet entêtement de vouloir à tout prix séparer la beauté incomparable des paysages du Levant d'avec les peuples qui les habitent comme s'il s'agissait de deux entités parfaitement dissociées, ce préjugé solidement ancré dans l'imaginaire de l'écrivain voyageur quant à la « barbarie » ou l'archaïsme des cultures et des civilisations orientales, cette horreur du costume de l'Autre (même si certains voyageurs pour mieux se mêler aux populations autochtones troquent volontiers leurs redingotes ou jaquettes et hauts de formes contre une djellaba, *galabia* en égyptien, ou burnous et tarbouch) est récurrent. Nerval et plus tard Loti qui ont tenté cette transgression symbolique pour se donner l'illusion de vivre comme l'Autre, sans jamais renoncer à soi, nous donnent une idée assez éloquente quant aux représentations liées à cet Orient (« immobile », réduit à un exotisme familial ou une image de carte postale couleur sépia, et où les guides touristiques proposent à des prix qui défient toute concurrence, des séjours pour le voyageur européen qui retrouvera toutes ou presque toutes les commodités de son pays d'origine) qui a hanté l'imagination de tant d'écrivains du siècle dernier et les émules inspirés de ce siècle.

Dans la première moitié du xx^e siècle, le voyage en Orient, depuis longtemps passé de mode, continuera sous d'autres simulacres ou réorientations, se reconstituant en « un itinéraire qui n'est plus repli sur soi, mais expérience de la différence¹⁵ ». Mais, en définitive, cet Orient évoluant progressivement dans l'esprit de quelques grands écrivains et poètes du xx^e siècle (Proust et les Surréalistes) en « jardin de la connaissance » de l'autre « reste un relatif imaginaire dans l'aventure de l'investigation de soi et du monde et n'accède pas au rang de partenaire avec lequel peut s'instaurer un échange égalitaire¹⁶ ».

Nous ne saurions terminer cette introduction sur les images et stéréotypes sur l'Autre et la culture de l'Autre dans la littérature du voyage en Orient sans dire quelques mots sur un auteur universellement reconnu comme une grande figure de la littérature mondiale, mais qui a entretenu un « malentendu » inexplicable — lui, l'humaniste de tous les combats pour la liberté — depuis *l'Étranger* jusqu'à cet accident absurde qui causa sa mort, en 1960, sur sa perception des autochtones d'un pays qui l'a vu naître. À aucun moment Camus n'évoque dans ses œuvres le nom de l'Autre, si ce n'est l'Arabe de service, élément du décor, muet, terriblement inconnu, vivant aux confins de l'absurde et n'ayant ni culture, ni histoire.

Meursault, dans *L'Étranger*, tue un Arabe d'un geste gratuit, comme Lafcadio, dans *Les Caves du Vatican* d'André Gide, défenestre un voyageur inconnu par pur jeu absurde. Dans *Le Premier Homme* (1994)¹⁷, roman autobiographique inachevé, l'Arabe conduit silencieusement la carriole du père ou « surgit de l'ombre, dans un burnous sombre et déchiré » (p. 19). L'Arabe, c'est aussi le marchand de beignets de la rue Bab-Azoun, cet « étrange personnage en culottes arabes, le torse à demi-nu aux jours et aux heures de chaleur » (p. 199), et qui avec son visage décharné ressemblait à un « Ghandi privé de lunettes » (ibid.). C'est ce conducteur de Tramways, cet « ours-brun, un grand et fort Arabe, aux traits épais, le regard toujours fixé devant lui » (p. 194), toujours « impavide », mais qui jouissait auprès des lycéens, Jacques et Pierre, du « prestige des demi-dieux ».

Pour conclure cette partie de notre itinéraire à travers les textes les plus divers sur la quête de l'Autre, nous pouvons dire, d'une manière globale, que le voyage en Orient est destiné beaucoup plus à satisfaire une curiosité qui hante l'imagination de l'écrivain — voyageur du siècle dernier. Faire un périple dans ce lointain Orient n'est pas tant un désir de connaître l'Autre, une curiosité scientifique à satisfaire quant à la culture des peuples du Moyen-Orient musulman (du Maroc à l'Irak), mais une vision préétablie constituée de lectures de pseudorelations de voyages où les auteurs transposent leurs codes culturels (valeurs, préséances, politesses, imaginaires, etc.) sur la culture de l'Autre. Le « pèlerinage » en Orient mythique est chargé d'une symbolique des noms et d'un rituel évocatoire qui réactualisent chez le voyageur du XIX^e siècle le souvenir scolaire. Quand cet Orient, sous les coups de boutoir de la colonisation décidée à s'appropriier les richesses de cette civilisation dite « stationnaire », a fini par changer, c'est pour ressembler à l'image que les voyageurs et hommes politiques de l'Occident veulent donner de lui, c'est-à-dire rien moins qu'une image caricaturale de l'Autre, forcé à ressembler au Même.

Du déterminisme biologique à la légitimation de l'inégalité et la non-reconnaissance de l'Autre

Qu'en est-il du contexte des découvertes scientifiques au siècle triomphant du voyage en Orient ? Quelle est l'influence réelle de l'entreprise scientifique en général, et du déterminisme

biologique¹⁸ en particulier, sur l'inconscient individuel et l'inconscient collectif, la culture environnante et l'anthropologie ? Quels sont les liens qui peuvent unir littérature et contexte scientifique ? C'est une question très vaste, et nous sommes très loin de prétendre ici, en dénouer tous les fils subtils avec leurs multiples prolongements en toiles d'araignées dans l'inconscient de l'homme cultivé du XIX^e siècle, au temps de la révolution biologique d'avant et d'après le Darwinisme (avec ses déformations, ses avatars, ses implications idéologiques et sociales), et ses corollaires que sont l'hérédité du QI et la classification des races suivant une échelle unique de valeurs qui mettrait — bien sûr — les Européens en tête. Nous ne pouvons, dans ces quelques pages, que tracer quelques grandes lignes du déterminisme biologique, à travers quelques textes significatifs de l'évolution de la pensée européenne au contact des découvertes scientifiques, avec comme conséquence immédiate, leur détournement aux moyens d'arguments fallacieux pour donner corps au préjugé social, et justifier le préjugé racial.

Si l'on se resitue aux prémices de l'anthropologie physique, c'est-à-dire à l'époque de la craniométrie des polygénistes, Louis Agassiz (1807-1873), le naturaliste Suisse, et Samuel George Morton, médecin et physiologiste, contemporain américain de Agassiz, voire à celle parfois plus nuancée de Paul Broca (1824-1880), le célèbre professeur de chirurgie clinique dont les manuels ne retiennent que ses découvertes concernant l'aphasie en négligeant, curieusement, son côté théoricien de la typologie raciale¹⁹, une véritable fièvre pour la pratique de la mesure des capacités crâniennes des individus membres de races diverses s'est emparée de l'intelligentsia scientifique du temps. Quelques centimètres cubes de plus ou de moins que la norme supposée de la capacité crânienne du Caucasien, feront de vous un pongidé ou un être supérieur !

Au mépris des canons les plus élémentaires de la méthode expérimentale (quoiqu'on en dise, la méthode scientifique n'est pas seulement l'apanage du XX^e siècle, les psychophysiciens allemands du siècle dernier, tels Helmholtz, Fechner et Wundt avaient une connaissance très avancée de la notion d'*experimental design*, d'interprétation et de contrôle rigoureux des données), Agassiz et Broca collectaient des échantillons dérisoires de crânes de un ou deux cimetières indiens et noirs, pour Agassiz et Morton, et de quelques cimetières d'églises parisiennes ou quelques examens *post-mortem* dans les hôpitaux, pour Broca, et s'embarquaient dans les généralisations les plus invalides, les plus fallacieuses sur la pseudo-inégalité des races. Aujourd'hui cette utilisation de la craniométrie à perspective typologiste de la craniologie peut faire sourire et n'est exhumée de l'oubli, tout autant que la phrenologie (cette science bizarre créée par Gall qui établit une carte du cerveau où sont localisées les humeurs, les émotions, les capacités mentales et la personnalité de l'individu à partir des bosses de la tête) que pour les besoins de l'Histoire. Des planches où le Hottentot côtoyait l'Orang-outang et le « négro-saharien » côtoyant le Gorille²⁰, circulaient le plus naturellement du monde dans les officines, à défaut de laboratoires, des institutions du savoir aux États-Unis et en Europe et reflétaient la conception polygéniste de l'espèce partiellement partagée par le monde anthropologique de l'époque. Un paléontologue américain (E.D. Cope), champion de la théorie de la récapitulation (l'ontogénie récapitulait la phylogénie) considérait même que quelques traits proéminents chez

le « Noir » se retrouvent aux tout premiers stades, ou stades immatures de la race indo-européenne dans ses caractéristiques. Ils se retrouvent ainsi chez le nourrisson aux premiers stades de la vie : une musculature déficiente du mollet et un nez aplati, tandis que le nez grec « avec son arête élevée coïncide non seulement avec la beauté esthétique, mais aussi avec la perfection en développement²¹ ».

Dans le prolongement du déterminisme biologique, d'autres développements ont vu le jour, et le plus remarquable est le développement des tests d'intelligence. De Francis Galton à Cyril Burt en Angleterre, un arsenal imposant d'arguments fallacieux fut avancé pour appuyer l'idée que l'intelligence est en grande partie héritée, ou innée. Le cas d'Alfred Binet, en France, est un peu à part. Binet ayant insisté dans ses travaux sur le fait que les scores obtenus dans des tests d'intelligence, ne sont qu'un moyen pratique de déterminer la capacité à apprendre et assimiler l'instruction, que l'échelle ainsi développée n'est qu'un rudiment empirique destiné simplement à identifier les enfants retardés qui nécessitent une aide spéciale, et que ce n'est nullement un moyen pour classer les enfants dits normaux²². La théorie de l'hérédité du QI a été portée jusqu'à son paroxysme aux États-Unis dans les années 1920²³. À grand renfort de tests statistiques de corrélation et d'analyse factorielle, on répertoriait, classait, catégorisait le « morion » (faible d'esprit), le « débile », en groupes humains génétiquement condamnés à être ce qu'ils sont : qu'il fallait préserver la société américaine de l'immigration provenant de certains pays européens et asiatiques dont certains membres pourraient propager certains gènes, cause de déficience mentale, en se mêlant par mariages interethniques ou même intercommunautaires (et la stérilisation était souvent recommandée dans certains cas) aux Américains déjà établis.

Dès lors tout un vaste programme de recherche issu du déterminisme biologique, ou « biologisme », et construit sur un mode d'explication qui consiste à dire qu'il y a un gène pour toute déviation d'avec la « norme »²⁴, est mis en branle pour légitimer l'inégalité parmi les races humaines. Pour la bonne conscience de la génération moderne de biologistes ayant peu ou prou épousé la philosophie réductionniste du déterminisme biologique, et dans les mots de Steven Rose, Léon Kamin et Richard Lewontin (1984), « la pitoyable histoire de ce siècle qui croit dur comme fer à la détermination biologique de la criminalité et la dégénérescence, menant au développement du mouvement eugéniste, les lois sur les stérilisations, et la science de la race de l'Allemagne nazie a été souvent racontée^{25 et 26} ».

Conclusion

Combien d'écrivains cités plus haut ont reconnu et identifié d'Autre et sa culture ? Très peu. Chez Camus, l'Autre n'est jamais nommé ou identifié, il est seulement élément du décor ; privé de parole, il reste muré dans un silence absurde et inquiétant. Cette position, bien que s'exprimant dans un autre registre, n'est pas loin de celle des avatars de la science du QI, qui ont

légitimé l'inégalité entre les races, dans le premier quart de ce siècle. Chez Loti, deux générations d'écrivains plus tôt, l'Autre est tout de même reconnu comme « un jardin de la connaissance », et nombre de ses textes en témoignent (*Aziyadé*, 1879 ; *Les désenchantées*, 1906 ; *Fantôme d'Orient*, 1892 ; *l'Inde* – (sans les Anglais), 1903 ; *Vers Ispahan*, 1904 ; *La Mort de Philae*, 1908, pour ne citer que ceux-là). Ailleurs, rarement la culture de l'Autre est reconnue, elle est plutôt délibérément ignorée, ou même inavouée.

Vu de loin, le voyage en Orient se présente tour à tour comme une quête d'exotisme ou d'un ailleurs où l'âme pourrait s'exalter indéfiniment, ou tout simplement une quête de « souvenirs et paysages », de dépaysement, ou d'un « bain de jouvence ».

Pour paraphraser Jacques Derrida, considérer l'Autre comme un autre moi-même, c'est, en d'autres termes, « déconstruire » les présupposés métaphysiques, les préjugés, les stéréotypes propres à ma culture. Accepter l'altérité, c'est comprendre le fait que l'Autre soit différent (dans son acception physique et culturelle), mais qu'une partie de moi-même est dans l'Autre, ainsi que la réalisation qu'une partie de l'Autre est en moi. Reconnaître cette réalité, c'est sortir des stéréotypes, lesquels se basent souvent sur le préjudice qui se nourrit d'ignorance. Du préjudice social et racial, il n'y a qu'un pas vers le discours dangereusement réducteur (dépréciateur) et l'agression (verbale ou physique).

NOTES

1. Itinéraire de Paris à Jérusalem, 1811, in R. CANAT, CHATEAUBRIAND, *Morceaux Choisis*, Paris, Didier, 1959, p. 238.
2. CHATEAUBRIAND, *ibid.*, p. 208.
3. Voir *La Chute d'un Ange : Fragment du Livre Primitif*, 1838, du même auteur. René WALTZ, LAMARTINE : *Chefs-d'œuvre poétiques*, Paris, Librairie Hachette, 1931, p. XVII-XIX. J.-Claude BERCHET, *Anthologie des Voyageurs Français dans le Levant au XIX^e siècle*, Lafont, 1985, p. 18.
4. René WALTZ, *Lamartine : Chefs-d'œuvre poétiques*, Paris, Librairie Hachette, 1931, p. XVII-XIX.
5. Jean-Claude BERCHET, *Anthologie des Voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Lafont, 1985, p. 18.
6. Le peintre français Jean-Léon JÉRÔME (1824-1904), sur les traces de NERVAL et de GAUTIER, en peignant le « Harem à la Kioske » a su exciter l'imagination des voyageurs européens en représentant avec un art consommé tout ce fabuleux luxe oriental de couleurs et d'étoffes qui ornent les femmes inaccessibles du Harem et de l'entourage de la sultane.
7. Gérard DE NERVAL, « Voyage en Orient », *Œuvres*, t. II, Gallimard, 1978, p. 695.
8. Gérard DE NERVAL, *ibid.*, p. 1421-22.
9. Gustave FLAUBERT, « Voyage à Carthage », in FLAUBERT, *Œuvres Complètes*, t. II, Le Seuil, 1964, p. 707.
10. Pierre LOTI, *Aziyadé V / Azrael IV*, Calmann-Levy (éditeur), p. 312-313.
11. Maurice BARRÉS, *Un Jardin sur l'Oronte*, III, Plon, 1922.

12. André GIDE, Lettre à Angèle sur les « Mille et Une Nuits », Gallimard, 1921. Voir aussi l'article de Marc et Martine SAGAERT consacré à Gide : « André Gide et l'Algérie », Centres Culturels Français en Algérie, 1992.
13. André GIDE, « Journals », Penguin, 1967, p. 201. C'est une drôle de chose que de retraduire cette partie du texte de Gide dans son français original. N'ayant pas le texte original de Gide, j'ai tenté, autant que possible, d'être fidèle au texte en traduisant ces lignes de l'édition anglaise.
14. André GIDE, « Journals », *ibid.*, p. 198.
15. Mireille DJAIDER et Naget KHADDA, « Dans les Jardins de l'Orient » in *Voyager en Langues et en Littérature*, OPU, Alger, 1983, p. 217. Les auteurs cités parlent ici du « Voyage intérieur » ou du « Voyage au bout de soi » chez Proust, dans la continuité d'un Nerval.
16. Mireille DJAIDER et Naget KHADDA, *ibid.*, p. 218.
17. Albert CAMUS, *Le Premier Homme*, Gallimard, 1994.
18. Pour Stephen JAY GOULD, (*The Mismeasure of Man*, Penguin, 1981), l'argument général du déterminisme biologique « maintient que les normes de comportements partagés, et les différences sociales et économiques entre les groupes humains — principalement races, classes et sexes — résultent de distinctions héritées, innées et que la société, dans ce sens, est un reflet exact de la biologie » (p. 20, notre traduction).
19. Paul BROCA, « Sur le volume et la forme du cerveau suivant les individus et les races ». *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2, p. 139-207, p. 301-321, p. 441-446. BROCA, P., « Sur les projections de la tête et sur un nouveau procédé de céphalométrie », *Bulletin Société d'Anthropologie de Paris*, 3, p. 32, entre autres publications du même genre.
20. Voir Stephen JAY GOULD, *The Mismeasure of Man*, Penguin, 1981, p. 33, 34, 37.
21. In Stephen JAY GOULD, *ibid.*, p. 116. Notre traduction.
22. Voir Alfred BINET et Th. SIMON, *Les idées modernes sur les enfants*, Flammarion, 1911.
23. Voir entre autres — Lewis M. TERMAN, *The Intelligence of School Children*, Boston, 1919. — H. H. GODDARD, *Feeble-Mindedness : its causes and consequences*, N.-Y., Mc Millan, 1914. — C. C. BRIGHAM, *A Study of American Intelligence*, Princeton University Press, 1923.
24. Voir à cet égard, Steven ROSE, Leon KAMIN et Richard LEWONTIN : *Not in our Genes : Biology, Ideology, and Human Nature*, PENGUIN, 1984, pour qui la « norme » « une fois établie, est utilisée pour juger les individus qui ont été localisés le long d'une échelle linéaire, les déviations de la norme sont perçues d'une manière alarmante. Les parents à qui ont dit que le score de leur enfant dans un test de comportement est à deux déviations standards de la norme, croient qu'il, ou elle, est anormal et devrait être ajusté en quelque sorte au lit Procustéen de la Psychométrie » (p. 93. Notre traduction).
25. Steven ROSE *et al.*, *ibid.*, p. 57. Notre traduction.
26. À propos de racisme et antisémitisme, avec leurs ténors au siècle dernier en France, de Joseph Arthur Comte DE GOBINEAU et Georges VACHER DE LAPOUGE jusqu'à l'Allemagne nazie, voir l'excellent ouvrage de Jacques RUFFÉ, *De la Biologie à la Culture*, vol. 2, Flammarion, 1983, chap. VI, p. 167-189.